

Clint forever

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 7

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931223>

Nutzungsbedingungen

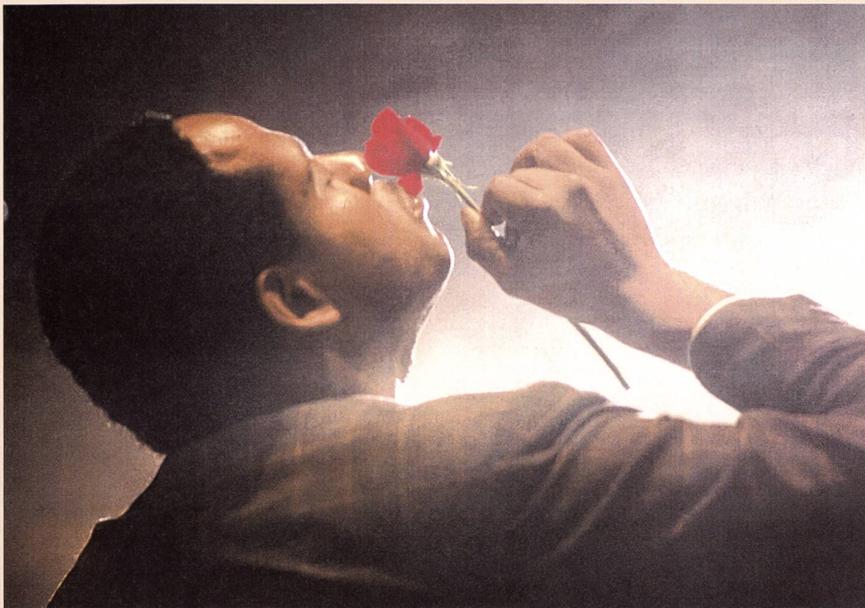
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Forest Whitaker dans «Bird» (1988)

Clint forever

La Cinémathèque suisse conclut en juillet et août son hommage à Clint Eastwood, de «Bronco Billy» à «Space Cowboys». Retour sur le purgatoire et la consécration de ce nouveau classique du 7^e art.

Par Norbert Creutz

Comment passe-t-on du statut de cause indéfendable à celui d'évidence universelle? En maintenant son cap et en laissant les chiens aboyer? Pas si sûr: comme on pourra le redécouvrir durant cette rétrospective, c'est dans les années 80 que Clint Eastwood aura le plus louvoyé, déroulant le public comme la critique en prenant des risques énormes aussitôt contredits par des films calculateurs en diable, imposés ou non par la Warner. Décade de tous les dangers pour une vedette masculine, la cinquantaine aura été pour l'acteur une passe difficile, pour le réalisateur un temps de mûrissement et pour le producteur un exercice de corde raide. Au fond, ce n'est qu'à partir de «Impitoyable» («Unforgiven», 1992) que sa cause est vraiment gagnée.

Faire œuvre de sagesse

Durant les années Reagan, il fallait en effet une certaine clairvoyance pour deviner que le responsable de «Firefox, l'arme absolue» et du «Maître de guerre» («Heartbreak Ridge»), maire de Carmel à ses

heures, n'était pas vraiment un faucon républicain. Heureusement, l'amuseur fatigué de «Haut les flingues» («City Heat») et «Pink Cadillac» préférerait désormais s'imaginer en musicien mourant («Honky Tonk Man») ou en cow-boy fantomatique («Pale Rider»), tandis que l'ancêtre des gros bras expéditifs à la mode, le détective Harry de «Sudden Impact» et de «La dernière cible» («The Dead Pool») replongeait à la première occasion dans sa part d'ombre («La corde raide» / «Tightrope») et son indécrottable masochisme («La relève» / «The Rookie»).

En fin de compte, la preuve la plus nette qu'il y avait plus chez Eastwood que son image de marque ambiguë, c'est bien sûr «Bird» (1988), film dans lequel il mit toute son âme sans même y jouer. Après ce coup d'éclat, dûment sélectionné à Cannes, les années 90 auront été un sans faute. De «Chasseur blanc, cœur noir» («White Hunter, Black Heart») à «Space Cowboys», Eastwood s'est employé à réexaminer ses traits les plus discutables (machisme, violence, absentéisme parental, blocage émotionnel, conservatisme politique, naïveté américaine) au profit d'un art de moraliste largement nourri de ses erreurs professionnelles et privées. Désormais, chaque nouveau film de l'auteur de «Minuit dans le jardin du bien et du mal» («Midnight in the Garden of Good and Evil») est un bonheur assuré. ■

Rétrospective Clint Eastwood (deuxième partie), Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 1^{er} juillet au 31 août. Renseignements: 021 331 01 02.

L'Ouest, le faux

En juillet, le CAC-Voltaire se remet au western avec «La rivière rouge» de Hawks comme réédition du mois.

Par Norbert Creutz

Le western vous manque? A nous aussi, tant il est vrai que c'était là le genre cinématographique par excellence. Un terrain mythologique parfaitement délimité, à la fois fondé historiquement et hors du temps, théâtre idéal des passions humaines. Bref, un cadre et un décor rêvés pour accueillir cet art particulier qu'on nomme mise en scène.

A jamais nostalgique, le directeur du CAC-Voltaire Rui Nogueira poursuit sa politique de rééditions nécessaires avec «La rivière rouge» («Red River», 1948) de Howard Hawks. La copie 35 mm, tirée trop sombre, n'est pas au-dessus de tout soupçon, mais la révélation d'un chef-d'œuvre est quand même au rendez-vous. Comme d'habitude avec les classiques hollywoodiens, leur position fondatrice et l'éthique d'une mise en scène «invisible» rendent leur appréciation paradoxalement tout sauf évidente. Pourtant à condition de voir au-delà du monolithe John Wayne (génial dans un rôle qui le vieillit) et du troupeau de vaches, la mise en scène proprement dite (du casting au montage, en passant par les axes de déplacements et le moindre regard) a réponse à tout. S'y lisent la construction de l'Amérique moderne, la fin de l'ère des pionniers et le délicat passage du témoin d'une génération à l'autre, tout ceci dans le prisme d'une certaine morale des rapports humains et des rapports de l'homme à la nature. Naïf, Hawks? Tout le contraire. Et autrement plus profond dans sa lecture de la destinée humaine que bien des «grands» cinéastes actuels.

Comme de coutume, le programme recycle nombre de rééditions récentes, mais donnera aussi leur chance à quelques titres plus inattendus comme «L'escadron noir» («The Dark Command») de Raoul Walsh, «A l'ombre des potences» («Run For Cover») de Nicholas Ray, «L'homme de la plaine» («The Man From Laramie») d'Anthony Mann et «Les professionnels» («The Professionals») de Richard Brooks. Que du fameux! ■

Cycle Western avec «La rivière rouge» en copie neuve, CAC-Voltaire, Genève. Jusqu'au 11 août. Renseignements: 022 320 78 78.